

ÉPIGRAMME

D'UN MALHEUREUX A SON CHIEN.

Par LÉGER.

De mon réduit gardien sûr et fidèle,
Toi dont les soins ont pour moi tant de prix,
Toi des amis parfaits le plus parfait modèle,
Médor, c'est à toi que j'écris,
Des biens que m'enleva la fortune inhumaine,
Quand tu me restes seul pour adoucir ma peine,
Je te dois ce tribut : du sein de la douleur,
Écrire à Pamitité, c'est rêver le bonheur.
Il fut un temps, Médor, où l'opulence
Autour de ton maître adoré
Semait le faste et l'abondance.
D'un peuple de valets je mechois entouré ;
Des mets les plus exquis ma table était couverte :
Chez moi tout respirait l'éclat et les grandeurs ;
Et, comme à tout venant ma bourse était ouverte,
Je ne manquois pas d'emprunteurs.
A la ville aujourd'hui, demain à la campagne,
Parmi les festins et les jeux,
Ma main dans le cristal fumeux
Faisoit pétiller le Champagne.
On me trouvait charmant, on citoit mes bons mots,
Tous mes jours se marquoient par des plaisirs nou-
[veaux.
Je n'avois qu'à vouloir ; dispensateur des grâces,
Je donnois, à mon gré, les emplois et les places.
Je ne pouvois former un seul désir
Sans trouver des amis ardents à le saisir.
De tous côtés, une cohorte
De protégés et de flatteurs,
Pour obtenir quelques faveurs,
Nuit et jour assiégeoient ma porte.
Et (tant chez les humains, malgré leur vanité,
La bassesse et toujours auprès de la fierté),
Pour être inscrit sur mes tablettes,
Il l'en souvient, Médor, on te faisoit la cour :
Les riches, les puissants du jour,
Ne t'abordoient jamais sans t'offrir des gimblettes.
Si, parfois, avec toi, dans nos cercles brillants,
Sans trop déroger à l'usage,
J'allois passer quelques instants,
La porte à notre aspect s'ouvroit à deux battants ;
Et tandis qu'à longs traits, enivré de l'hommage,
Je savourois l'encens que je me croyois dû,
Sur un riche cousin mollement étendu,
Médor, à mes côtés, sembloit un personnage :
Ah ! Combien les temps ont changé !
Aujourd'hui ton malheureux maître,
De protecteur devenu protégé,
Chaque jour se voit méconnoître :
Dopuis que le cruel destin,
Qui des foibles mortels se joue,
Sans nul espoir de lendemain,
M'a mis au plus bas de sa roué,
Aux regards d'un proscrit de sa grandeur déchu,
Adulateurs faux et perfides,
Amis, valets, paronts avides,
Ainsi qu'une ombre ont disparu :
Je ne vois que des cœurs de glace
Profanant le nom d'amitié ;
L'ostime au mépris a fait place,
Et le respect à la pitié.
D'un être infortuné qu'un sort aveugle inmole,
Pour eux le malheur est un jeu ;
L'ambition est leur idole,
Et l'intérêt seul est leur dieu,
Ceux mêmes qui, pour m'être utiles,
Quand je n'avois besoin de rien,
Auroient, adorateurs serviles,
Et de leur temps, et de leur bien,
Fait sans effort le sacrifice,

Avec plaisir semblent m'humilier
Pour réclamer quelque léger service,
Vais-je, en tremblant, les supplier,
Au mois de juin comme en décembre,
On me reçoit dans l'antichambre,
Et tu restes sur l'escalier.
Mais pourquoi me plaindre des hommes ?
Au sort commun, je suis soumis :
En tout temps, en tout lieu, comme au siècle où
nous sommes,

La fortune, en fuyant, emporta les amis.
Il en est cependant de vrais et de fidèles,
On le dit, je le crois ; d'autres l'ont éprouvé.
Mais, en souffrant du sort les atteintes cruelles,
Doublement malheureux, je n'en ai pas trouvé.
Que dis-je ? Ah ! bon Médor, pardonne,
Aigri par les revers, trop prompt à m'affliger,
A l'aspect des ingratis, lorsque mon sang bouillonne,
Puis-je, ingrat à mon tour, à ce point l'outrager ?
Oh, non !... Sans répandre des larmes,
Je ne me souviendrai jamais
Du jour affreux et plein de charmes
Où d'un prix si touchant tu payas mes bienfaits.
Pour un emploi d'assez faible importance,
Dont son appui me promettoit le don,
Un favori de la puissance
Me parut de Médor salubriter l'abandon :
Solliciteur encor novice,
Je voulois m'épargner ce triste sacrifice ;
Mais en moi mon esprit flottoit irresolu :
Le vœu d'un homme en place est un ordre absolu.
Aussi, soit crainte de déplaire,
Soit besoin de crédit, soit espoir de faveur,
Soit aveuglement, soit terreur,
Pour un bienfait douteux, donnant un vrai salaire,
Je cédai. Mais, hélas, dans le fond de mon cœur
Il se prolonge encor cet accent de douleur,
Ce long gémissement que Médor fit entendre,
Quand, le désespoir dans les yeux,
Seul, je m'éloignai de ces lieux
Où des amis je laissois la plus tendre :
De quel trait je fus déchiré,
Quand, prêt à franchir la barrière,
Je vis des portes amers sillonner la paupière ?
D'un sentiment plaintif ton regard pénétra
Sembloit me dire : « Eh quoi, ta rigueur m'abonne !
« Peux-tu bien, sans flécher, te séparer de moi !
« Si tu m'exiles loin de toi,
« Malheureux, pour t'aimer tu n'auras plus per-
sonne ! »

Par cette affreuse idée, interdit, atéré,
De ce funeste lieu je sors désespéré :
Je fuis... Mais le dirai-je ? Un fardeau plus pénible,
En pesant sur mon cœur, vient l'accabler encore.
Je connoissois Médor, bon, fidèle, sensible ;
Mais l'aisance bientôt aura séduit Médor :
De la détresse à l'abondance
Il a trop, près de moi, mesuré la distance.
Au milieu des festins nombreux,
Des mets exquis et savoureux
Que va lui prodiguer la superbe opulence,
Pourra-t-il regretter le pain de l'indigence ?
Je porterai vers lui des regards superflus ;
Dans une heure Médor ne me connoitra plus.
Errant au hasard par la ville,
Sans pouvoir échapper au chagrin qui me suit,
Succombant sous l'effort d'une marche inutile,
A mon réduit j'arrive avec la nuit.
Tout à coup avec violence,
Par un bras inconnu je me vois assailli ;
D'une secrète horreur mes sens ont tressailli ;
J'étois sans armes, sans défense :
Je résiste pourtant ; mais, dans l'ombre surpris,